

Comment les choses en vinrent-elles à se dégrader ? De nombreuses tensions s'accumulèrent au cours des années soixante-dix. Les répercussions de la croissance rapide de l'après-guerre, suivies par des pénuries alimentaires, deux chocs pétroliers et l'escalade des revenus et des prix déclenchèrent une inflation irréductible. Les gens continuèrent de s'attendre à voir augmenter leur revenu réel en dépit de la baisse de la productivité et de la stagnation de la production. La surcapacité des industries traditionnelles commença à se manifester partout dans le monde. Les nouvelles techniques et un afflux de biens en provenance des pays en développement vinrent faire concurrence à nos produits et compliquer les problèmes d'adaptation des pays industrialisés.

Perçus à l'époque comme un monde de recyclage particulièrement heureux des pétro-dollars, les prêts massifs des banques commerciales aux pays les plus avancés du tiers-monde, à des taux d'intérêt réel dans une large mesure négatifs, dégénérèrent en une dette et un problème de liquidité énormes. Et la récession mondiale prolongée, en freinant la croissance et le commerce, a approfondi le sentiment de crise.

Ce qui est plus fondamental, je crois, c'est que notre désarroi actuel a été provoqué par le désintéressement pour la discipline et la responsabilité qui avaient été si manifestes à Bretton Woods. Poussés par la grande prospérité de l'après-guerre, les pays cherchèrent à retirer de leur propre économie, et de l'économie internationale, plus qu'elles ne pouvaient donner. La révolution des aspirations toujours croissantes s'était propagée à une bonne partie du monde.

L'argent, si éloquemment décrit comme un produit de l'économie, est vraiment plus que cela. C'est une idée, un phénomène central de la civilisation. Et la solidité de l'argent dépend, dans une société libérale, de la prévisibilité de sa valeur et de sa stabilité non seulement pour le présent mais aussi pour l'avenir éloigné.

Les courants inflationnistes qui se sont développés au cours des années soixante et ont fait leurs ravages partout dans les années soixante-dix ont montré qu'on avait graduellement perdu conscience de ce fait. Ce qui est encore plus sérieux, c'est que l'écart entre les taux d'inflation d'un pays à l'autre a prouvé que l'on s'était progressivement désintéressé du besoin de coordonner les politiques dont dépend la stabilité de l'économie internationale, tout comme celle de l'argent.

On peut, avec le recul du temps, cerner les forces qui ont mené à l'effondrement du système de taux de change fixe et, en particulier, à la perte de leadership international subie par le pays détenteur des devises de réserve, les États-Unis. On peut retracer le cheminement qui nous a menés à nous écarter de la cohésion et du leadership international manifestés à Bretton Woods.

Beaucoup ont trouvé à redire aux politiques rigoureuses que les États ont jugé nécessaire d'adopter pour enrayer l'inflation. Les taux d'intérêt, aussi bien nominaux que réels, ont atteint des niveaux destructeurs et demeurent encore dangereusement élevés. Je suis du nombre de ceux qui ont cru que l'ensemble des politiques adoptées par les États-Unis, en particulier l'ampleur de leur déficit, avait contribué à ce phénomène et continue d'y concourir aujourd'hui.

Je ne pense pas que l'Administration américaine dispute sérieusement cette analyse. Mais le niveau